

Quand j'étais nationaliste

Jean-Philippe Martel

Numéro 71, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, J.-P. (2018). Quand j'étais nationaliste. *L'Inconvénient*, (71), 30–33.

QUAND J'ÉTAIS NATIONALISTE

Jean-Philippe Martel

C'était en novembre dernier, ma blonde et moi avons emménagé dans une maison des années 1960 pendant que mes étudiants lisaient *La vie est d'hommage* de Jack Kerouac. J'envisageais toutes sortes de rénovations avec l'espoir tragicomique de les terminer avant l'arrivée de notre deuxième enfant. Aux nouvelles, Patrick Lagacé découvrait que la police le surveillait ; ses patrons, qui finançaient le parti politique protégé par la police, évoquaient de possibles recours juridiques afin de limiter de telles pratiques. Ma blonde et moi étions propriétaires, c'est-à-dire que la Caisse Desjardins allait conjuguer nos avoirs avec son être. Ailleurs dans la province, les gens se passionnaient pour l'immigration, péril ou salut, tout le monde ne voulait que le bien du Québec, y compris ceux qui n'en parlaient pas et qui l'obtenaient en effet. Ces nouvelles, qui n'en étaient pas vraiment, comme d'ailleurs l'accession à la propriété, me semblaient une bonne amorce pour une chronique sur ce pays qui n'en était pas un, mais que nous habitions quand même, chacun à notre manière, dans nos bungalows en séries, nos appartements en rangées. L'allégorie était cependant un peu lourde ; on aurait dit le début d'un roman de Martine Delvaux ; ça n'allait pas.

Puis ç'a été les vacances. Avec des amis, nous avons loué une petite maison dans une sorte de *resort*, pas trop loin de Sandbanks. Ce n'était ni Ibiza ni Elafonissi ; c'était l'Ontario et il ne faisait pas très beau, il a donc fallu occuper une demi-journée hors des grands parcs et ce n'était pas simple. À part la visite de vignobles, pas idéale avec de jeunes enfants, et celle de Picton, une communauté d'environ quatre mille huit cents habitants, il n'y a pas grand-chose à faire ou à voir dans cette région. Ce fut donc Picton, ou plutôt son artère commerciale, environ huit cents mètres de boutiques de souvenirs, de bars laitiers et de restos-bars.

L'ambiance était à la fête. Nous n'y avons pas pensé, mais c'était le « jour du Canada » et, apparemment, cet anniversaire-là ne servait pas seulement à déménager, il signifiait aussi quelque chose en lui-même, une occasion de se réunir et, peut-être, de célébrer une manière d'être.

La compagnie Cub Cadet avait étendu un gazon artificiel sur le pavé ; des jouets en caoutchouc-mousse traînaient ici et là et, vers onze heures, des fumées ont commencé à s'élever des comptoirs de barbecue. Presque tous les passants portaient des t-shirts ou des casquettes à l'effigie du Canada, certains commandités par des compagnies comme Molson (I Am Caneb!dian), Air Canada et Tim Horton's, d'autres avec la mention *True North*, que j'avais déjà vue dans les ONroute de la 401. Les enfants couraient dans tous les sens ; ma blonde est allée sortir de l'argent au ATM et j'ai regardé mon ami, qui souriait dans le vide comme moi. Mais qu'est-ce qu'ils fêtaient ? il a demandé. C'était presque drôle : tous ces gens en surpoids avec leurs drapeaux rouge et blanc, leurs sandales et leurs pique-olives unifoliés... Si ce n'était du nord, qu'auraient-ils de vraiment différent de ceux et celles qui vivaient de l'autre côté de la frontière ? Le « *eh* » qu'ils placent à la fin de leurs phrases ? Tragically Hip ? J'ai essayé de considérer sérieusement ce qui constituait l'identité canadienne : peut-être une certaine forme de bienveillance et de courtoisie, la porte d'entrée qu'on peut laisser débarrée quand on sort de la maison, une réserve fondamentale par rapport à tout extrémisme ?

J'ai pensé à la route que nous avons prise pour venir et j'ai revu les affiches qui la longeaient, Upper Canada Golf Course, Upper Canada Village, toute une région fière de ses racines loyalistes, des luttes anciennes oblitérées par un paysage lisse, sans heurts. Une famille de Chinois dont les enfants portaient des maillots des Blue Jays et des Raptors est pas-

sée devant nous ; il y avait aussi des Noirs et des Grecs. Le Canada, terre d'accueil, permettait ce genre d'échanges : une identité nationale comme un vêtement sur une culture en voie de folklorisation, la langue de tout le monde avec des rimes en *You* et en *Do* dans les chansons populaires, du matériel promotionnel, quelques slogans, *Keep Exploring ; Not Just Colder, Cooler ; We're All Friends Until the Puck Drops*.

•

J'ai voté pour la première fois le 30 octobre 1995. Je me souviendrai toujours du moment où les résultats ont été connus : mes amis et moi n'en revenions pas ; quelques milliers de votes et ça y était. Ensemble, nous avons écouté Parizeau qui résumait parfaitement notre sentiment : nous avons été battus par l'argent (le scandale des commandites éclaterait quelques mois plus tard) et le vote ethnique (que nous n'appellerions plus de cette façon aujourd'hui, mais qui penchait quand même lourdement en faveur du Non). Après la soirée, nous sommes montés à bord de la Mustang de Gauthier, pour voir s'il se passait quelque chose au centre-ville. Je ne sais pas ce que nous attendions, nous vivions à Sherbrooke, Canada, il était déjà plus de vingt-deux heures, tout le monde dormait. Nous sommes rentrés comme nos parents l'avaient fait en 1980, et leurs parents avant eux, toute leur vie, la queue entre les jambes. Il ne se passait rien, comme d'habitude.

J'avais voté Oui pour que « ça devienne possible », et par « ça », les membres de ma famille, mes amis et moi voulions dire un pays qui s'élèverait au-dessus des défaites passées pour nous ressembler un peu, nous, les Martel, Gauthier, Chevette, Clairoux, Farley, Hallé, Larose, Lavallée, Lazure et Perreault, qui y étions nés et y avons grandi. Nous ne nous entendions pas tous sur la manière de le faire, ce pays, mais ce n'était pas l'essentiel, parce que nous avons été élevés ensemble et que nous nous reconnaissons pour nôtres, et donc que peu importe ce qui surviendrait entre nous, nous savions que nous serions toujours liés par une histoire et des référents communs, une langue et une manière de la parler, qui reflétait notre manière de penser tout en lui donnant forme.

Nous sommes en août 2017 et je ne vois presque plus les gens avec qui j'ai voté pour la première fois : Farley de temps en temps, Hallé le 31 décembre et à la Saint-Jean, Chevette un SuperBowl sur deux, Lazure un peu plus parce qu'elle a un enfant de l'âge des nôtres et qu'au fond nous avons déjà une vision semblable du pays à construire en 1995, Perreault et Lavallée jamais, Gauthier n'est même pas sur Facebook. Et je me rends compte que mon Oui d'alors faisait surtout écho à celui de mon père en 1980, qui était un Oui de réappropriation culturelle et économique, un Oui contre les Anglais qui nous semblaient encore détenir l'essentiel du pouvoir et détourner notre destin collectif. Un Oui positif, un Oui de classe (proche, en ce sens, de celui de cette immigrante portugaise qui, dans *Le confort et l'indifférence*, dit que si les patrons nous invitent à voter d'un bord, il faut voter de l'autre), un Oui qui réparait, de manière civilisée, une injustice historique, avec tous ceux et toutes celles qui la ressentaient et qui voulaient la réparer.

Au fond, tant que le nationalisme québécois s'est constitué contre les Anglais, nous pouvions le voir comme un vecteur de progrès. Notre nationalisme embarquait tous les Québécois, toutes les Québécoises dans une lutte de classe contre les patrons, qui étaient presque tous des Anglais, ou d'adon avec eux. Le modèle social-démocrate qu'ils avaient élu devait réduire ces injustices, et permettre à tous ceux et à toutes celles qui en étaient aussi les victimes d'améliorer leurs conditions de vie. Force est cependant de constater que leur appel à une plus grande reconnaissance n'était pas très profond, ni vraiment exigeant. Une maison à Pont-Viau, la possibilité d'envoyer leurs enfants à l'école jusqu'à seize ans, un plan de retraite (mais pas pour leurs enfants, qui se démerderaient), l'invention des REER, le 24 juin en t-shirt Labatt Bleue, drapés dans un gros fleurdelisé, avaient suffi à le combler. La justice, quant à elle, restait une affaire privée ; et leur culture elle-même, leur fameuse « spécificité » linguistique pouvait se résumer à leur envie d'être servis, comme n'importe quels clients, dans leur baragouin approximatif, et à se brancher au même star-système que n'importe où ailleurs, mais avec des visages « bien de chez eux ». Être québécois était devenu un marqueur de classe, le signe d'une infinie complaisance à l'égard de sa soi-disant réussite, qu'il s'agissait de préserver contre tout ce qui provenait d'en bas et qui menaçait d'en éroder le vernis. Et de nationaliste, j'étais devenu renégat, traître et radical.

•

Notre enfant est née peu de temps après la tuerie dans une mosquée de Québec. La salle de bain n'était pas terminée, le sous-sol encore moins ; j'ai refait le plancher de l'entrée, pelleté la cour et, au printemps, tondu le gazon. Un soir, ma blonde m'a dit, Sors donc un peu. T'es toujours là à travailler et à t'en faire pour la maison. Va voir du monde, ça va te faire du bien.

Des amis organisaient une soirée de lectures. Je me suis dit que ça ferait sûrement du bien à ma blonde de ne pas me voir me morfondre dans le salon et je suis sorti. Ça se passait sur le boulevard Saint-Laurent, au deuxième étage d'un restaurant. Des gens lisaient des poèmes, c'était anachronique et triste. Il y avait Nicholas Giguère, il a parlé de pénis, le monde a ri, l'ambiance s'est allégée un peu. Puis, une fille a lu un vers qui disait *Bilingualism is a state of mind* et je me suis dit, Tiens, c'est drôle, si ce n'était de la littérature, on se dirait que c'est con, mais les gens l'applaudissaient et j'ai compris que j'étais largué, tant littérairement que politiquement, j'étais conservateur et il n'y avait rien à faire, je regardais mes mains et elles n'avaient pas envie d'applaudir du tout. Je pensais à ma grand-mère Irène – je sais, ça commence mal, la famille, les filiations – et je me disais, Quel dommage, quand même, qu'elle n'ait pu assister à cette lecture, ma grand-mère, elle qui avait dû mentir sur son âge pour avoir le droit de travailler chez Eaton (qu'elle prononçait *Chez 'ton*), où on l'obligeait à répondre en anglais aux clients, je veux dire à tous les clients, même si elle savait pertinemment qu'ils étaient unilingues francophones. Elle aurait été contente d'entendre ça, Irène, le bilinguisme

LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD
VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES CINÉ-BULLES CINÉMAS
SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT
LES ÉCRITS MŒBIUS XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ
À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET
NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS
TICARTTOC HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ HISTOIRE
QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES
QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT
JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES
ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS
TANGENCE VOIX ET IMAGES



sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA

est un état d'esprit, relaxe, tu touches ta paye ? Oui ? Fait que toute est correct. La poésie est une phrase awkward sur l'envie awkward de fitter dans un monde awkward, s'il fallait que ça change le monde, le monde serait changé depuis longtemps.

Je ne suis pas sorti depuis. Je compense avec Facebook, où certains de mes amis progressistes font des farces à propos des débats actuels sur le nationalisme. Un peuple ? C'est quoi ça ? Hahaha, je ne sais pas. Ça les fait rire, et j'aimerais avoir leur faculté d'oubli, être capable d'embrasser, moi aussi, leur idéal postidentitaire, mais chaque fois que je l'imagine prendre forme, leur idéal, tout ce que je vois surgir, ce sont ces vastes zones franches où le droit commercial l'emporte sur les lois nationales et où rien ne vient entraver le marché, ni loi du travail ni droits humains¹ ; ou bien j'imagine les registres comptables d'eBay et d'Amazon qui ne déclarent de présence physique nulle part et qui par conséquent nous glissent entre les doigts. Et c'est bizarre, mais cet idéal me rappelle celui de Jeff Fillion et de la CAQ : un monde où rien n'entrave la grande marche du capital, aucune spécificité individuelle ni collective, pas de personnalité ni de penchants particuliers qui nous retiendraient d'adhérer au top 10 du *Billboard* ou à la dernière production Netflix, pas d'autre « tribu » que celle du pouvoir d'achat, dans une langue ou dans une autre, tant qu'elle se traduit facilement, *tant qu'elle est déjà traduite*, avec peut-être une casquette des Expos ou des Nordiques fabriquée à Taïwan pour l'effet vintage.

Je pensais à ma grand-mère et aux conditions de vie qu'elle avait connues ; à celles qui avaient prévalu à l'époque de ses parents et de leurs parents à eux, et de tous ceux qui avaient vécu ici, sous les mêmes lois, écrites et non écrites, et qui nous avaient laissé ce non-pays en héritage, tous ces gens qui formaient notre non-peuple. Leur histoire n'était pas plus admirable que les autres, c'était plutôt le contraire, c'était une histoire de compromis et d'humiliations, et encore, je suis poli, une histoire de compromissions et de violences, petites et grandes, quotidiennes, souvent auto-infligées. Leur langue non plus n'était pas plus belle que les autres, mais leur histoire menait à la nôtre et leur langue structurait encore nos pensées, quand nous en avons, ce qui, il fallait bien l'avouer, était assez rare. Les valeurs qu'ils nous avaient transmises (oui, les valeurs, j'insiste) étaient destinées à se faner, comme toutes les valeurs, mais au moins celles-là permettaient l'ouverture nécessaire à leur mise en examen, ce qui valait quand même mieux que combien d'autres ? Oui, nos ancêtres avaient chassé les Amérindiens de leurs terres pour construire de mauvaises maisons dans des quartiers ennuyants, en croyant qu'ils y seraient heureux, et nous à leur suite. Oui, ils s'étaient soumis au clergé catholique pendant des siècles, ne trouvant de meilleur moyen de s'y opposer que de s'enfoncer toujours plus loin dans les bois, mais ils avaient fini par s'en défaire et nous avaient enseigné que c'était là un progrès, et à la fin nous avons des raisons de croire qu'ils ne s'étaient pas trompés. Mais leur souffrance ne leur avait pas ouvert les yeux sur celle des autres. Je pensais à ces hommes qui niaient l'existence du sexisme ordinaire sur le *thread* radio-canadien faisant état de la démission de Judith Lussier, à leur dénonciation du lobby lesbo-moustachiste (sans blague) et à ces femmes qui

acceptaient cet état de fait comme une fatalité. Je pensais à tous ces hommes blancs hétérosexuels qui n'utilisaient jamais leur « liberté d'expression » que pour mépriser les pauvres, les migrants et les marginaux (qui étaient souvent les mêmes), et jamais l'oppression ni la tyrannie, qu'ils admiraient de toute leur âme rancie et à laquelle, sans doute, ils aspiraient comme à la réalisation d'un rêve cochon. Je pensais à leur complexe de dominés et à l'argument selon lequel ils étaient eux-mêmes minorisés sur la base de leur genre, de leur couleur et de leur religion, alors que, s'ils étaient censurés, c'était vraiment juste parce qu'ils étaient trop cons. Je pensais à leur complexe et je me disais que, s'ils pouvaient arrêter de voter pour des hommes blancs hétérosexuels comme eux, ils se feraient peut-être un peu moins fourrer et cesseraient de se plaindre. Je pensais aux appels au calme des extrêmes-centristes, et à la violence qu'ils recelaient, l'angle mort du vide, qui n'est qu'aveuglement et technocratie. Enfin, je pensais que j'avais besoin de repos.

Je ne sais pas si j'ai encore assez de patience pour partager une nationalité avec du monde, qu'il s'appelle Perreault, Gauthier, Lisée, Drainville, Péladeau ou Ben-Ouassan, De Marco ou Kolarov. Je ne sais même pas si j'ai encore envie de vivre ici, ni, non plus, ailleurs. La seule chose que je sais, c'est que l'histoire ne se termine pas avec l'accès à la propriété et les samedis après-midi en rang d'oignons chez Costco. Mon fils joue dans la cour avec le voisin. Un ballon, du sable, il ne leur en faut pas plus, ni à l'un ni à l'autre, pour se considérer comme amis. Le père arrive. Je le salue ; il me salue. De quoi pourrais-je bien lui parler, à lui qui se prive de manger tant que le soleil est debout, un mois par année ? De quoi pourrais-je bien parler à sa femme, avec qui je ne partage aucun référent culturel ? Mais avec qui est-ce que je partage encore le moindre référent culturel ? Mes voisins écoutent Al-Jazeera, se privent de bacon et ne boivent pas d'alcool. Mes autres voisins écoutent TVA, croient que la saucisse à hot-dog est un aliment à part entière et boivent de la Coors Light. Récemment, certains de mes camarades « de souche » se sont vantés de ne pas connaître Réjean Ducharme ; ils riaient de ceux qui lisaient encore des livres, proposaient à la blague de les brûler (les livres, mais sans doute les lecteurs suivraient sous peu). Que dire encore à ces gens ? Pourquoi les écouter ? Même ceux qui sont supposés me ressembler me découragent. Qu'est-ce qu'une nation ? Qu'est-ce qu'un peuple ? Comment la même histoire, les mêmes lois et la même langue peuvent-ils former des citoyens aussi différents ? Parfois, il me semble que la seule indépendance possible, et sans doute aussi la seule souhaitable, est individuelle : renier ma nationalité, toute appartenance à cette humanité décatie...

Dans *La vie est d'hommage*, l'alter ego de Kerouac parle de la misère qu'il a vécue, du racisme ordinaire qu'il a subi et des mille métiers qu'il a pratiqués pour survivre. Il le fait dans cette langue qui semble surtout vivante parce qu'elle est en train de mourir, exaltée parce qu'informe, jubilante jusque dans le malheur :

Je suis Canadien Français, m'nu au-monde a New England. Quand j'fâcher j'sacre souvent en Français. Quand je brauille j'brauille toujours en Français ; et je dit : « J'aime pas ça ! J'aime pas ça ! » C'est ma vie dans le monde que j'veu pas. Mais j'lai. J't encore curieux, j'ai toujours faim, ma sante est excellente, j'aime ma petite femme, j'ai pas peur de marché loin, j'ai seulement pas peur de travaillez fort d'abord j'ai pas besoin d'travaillez 60 heure par semaine. Sh'pas capable m'levéz le matin mais quand il faut j'm'leve. J'capable travaillez 40 heure par semaine si j'aime l'ouvrage. Si j'l'aime pas, j'quit.

Toute mon expérience du monde m'incline à le rejeter, et pourtant il m'arrive encore de lui souhaiter du bien. Moi aussi, je suis curieux ; moi aussi, j'ai encore faim, et j'aime ma petite femme, et je me lève quand il le faut, pour faire ce qu'il faut. Mais ma langue ne me sert pas qu'à brauiller. Ma fille ne rit jamais autant que lorsqu'elle voit son frère. Bientôt elle parlera, ils joueront ensemble, se disputeront aussi. Dans la cour, l'enfant des voisins invoque Allah en vain. Comme nous, ses parents ont travaillé et épargné pour acheter cette petite maison imparfaite, où ils essaient de vivre en paix, plutôt comme ils le peuvent que comme ils le veulent. C'est notre argent, à eux et à nous, que les banques prêtent aux compagnies en leur demandant des profits qui les poussent à délocaliser leur production et à exercer des pressions sur les gouvernements pour se soustraire à leurs obligations civiques. C'est notre vie, à eux et à nous, qu'elles jouent sur les marchés, et sur laquelle elles assoient leur richesse et leur pouvoir – il est peut-être temps de la reprendre. Notre manière de parler et notre soi-disant caractère festif ne sont pas des formules catchy pour attirer les touristes dans les festivals pourris de Labeaume, Coderre et Rozon. Réclamer un cadre plus strict à l'accueil d'immigrants n'est pas une manière de sauver un héritage, ni de couper dans les dépenses ; c'est la reprise d'une structure de domination qui nous affecte tous, à l'encontre de plus vulnérables que nous. Être n'est pas avoir ; parler français n'est pas une coquetterie ; l'histoire n'est pas qu'un folklore. Et, pas plus que je ne souhaite placarder les fenêtres de ma maison, je ne voudrais l'abattre pour y jeter, sans égard aux fondations et aux murs porteurs, tous les artefacts de la modernité. Mais, les jours où je me sens particulièrement bien, ces jours-là où j'ai encore le goût de donner une chance au monde, de croire un peu à la possibilité d'y vivre heureux, il me semble que je voterais Oui une autre fois – pour que ça devienne possible, et par « ça » je voudrais dire, avec tous ceux et toutes celles qui ont encore un peu envie de partager quelque chose de plus qu'un pouvoir d'achat et une langue pour brauiller, réparer, une shimme à la fois, notre destin défaut. ■

1. Voir notamment : <http://revueliberte.ca/content/laval>